

« Individualiste toi-même ! »

Quelle mobilisation collective en EgoLand ?

Comme un nombre croissant de citoyens, les artistes et les travailleurs du secteur socioculturel sont confrontés à des choix politiques qui fragilisent leurs statuts et leurs parcours professionnels. Gagnés par un même désarroi et une même colère, ils échouent pourtant le plus souvent à se fédérer pour défendre leurs intérêts. L'explication habituellement avancée est que le monde est devenu « plus individualiste ». Les artistes, en particulier, resteraient systématiquement prisonniers de leur Ego. Ce verdict en forme de condamnation morale confond tout et n'explique rien. Il n'offre par ailleurs aucune voie de dépassement. Or l'individualisme contemporain n'a rien d'un fléau tombé du ciel : c'est un rapport au monde qui s'est construit, jusqu'à constituer une norme de comportement dominante.

Dans un contexte de déclin des politiques culturelles et de régression des droits sociaux, les travailleurs des arts et de la culture lancent des appels récurrents à la mobilisation collective. Ces appels resurgissent à chaque démantèlement des régimes d'emploi ou de chômage qui les concernent. Ils surviennent également lors de contestations plus ciblées (par exemple contre une diminution des subsides réservés à tel programme ou à telle institution). Ils s'inscrivent aussi, parfois, dans une réflexion politique plus large, notamment lorsqu'il s'agit de rejoindre tel ou tel « mouvement citoyen ».

Chaque type d'appel peut donner des résultats significatifs. Ainsi, en mai 2013, les plaintes contre l'ONEM introduites par de plus de 250 artistes (avec le concours de SMart et des syndicats) ont permis de débouter l'administration dans de nombreux dossiers. En décembre 2012, le collectif Conseildead a obtenu l'annulation partielle d'économies de subsides dans le domaine de la jeune création théâtrale. En décembre 2014, les débuts fracassants du mouvement Tout autre chose doivent beaucoup à la participation d'artistes, ayant apporté un coup de fraîcheur à la contestation sociale.

Cependant, ces mobilisations restent ponctuelles et largement insuffisantes. D'ailleurs, artistes et travailleurs de la culture conviennent eux-mêmes de leur difficulté à dépasser ce qu'on pourrait nommer « le stade du coup de gueule » : si l'enthousiasme est au rendez-vous au début de la mobilisation, quand il s'agit de déverser sa bile, il est difficile de passer à l'étape suivante pour forger une action collective digne de ce nom.

Globalement, deux insuffisances majeures sont pointées. D'une part, la mobilisation peine à s'inscrire dans la durée. Comme si, à l'exception de quelques happenings, elle restait déléguée à des structures qui n'ont pourtant pas vocation à mener ce genre de combats. Certains artistes, par exemple, attendent de voir SMart ou les syndicats prendre l'initiative d'actions politiques vigoureuses en leur nom... Or ces deux partenaires, pour des raisons différentes, n'entendent pas jouer ce rôle (ou pas de manière systématique).

D'autre part, même quand des associations existent ou se créent pour défendre des intérêts spécifiques, leurs actions restent volontiers circonscrites à un seul secteur : par exemple celui des

artistes de la scène ou celui des professionnels des centres culturels. Il n'est d'ailleurs pas rare que les revendications des uns et des autres entrent en conflit, ce qui a pour effet de laisser encore plus le champ libre aux réformes politiques contestées.¹

UNIQUE ET IRREPLAÇABLE

Il est d'usage de déplorer cette situation puis de s'y résigner en concluant que, décidément, « le monde est de plus en plus individualiste ». Le débat se referme volontiers sur ces mots, qui renvoient à une sorte de faillite morale. Lorsqu'il s'agit des artistes, le reproche se fait encore plus incisif, incriminant leur égo légendaire, épris de sa sacro-sainte individualité, unique et irremplaçable.

Posé en ces termes, le constat élude l'essentiel. Aujourd'hui en effet, ce ne sont plus les seuls artistes, mais la société occidentale dans son ensemble qui élève l'expression pleine et entière de chaque individualité au rang de valeur suprême. Et personne ne semble vivre cela comme la marque d'une faillite. Au contraire, chacun revendique de se voir reconnu comme un être unique et irremplaçable.

En témoigne le succès d'émissions de télévision montrant des apprentis artistes en compétition, sous l'œil critique du téléspectateur. En témoigne également la fortune d'outils numériques comme Facebook ou Youtube, qui permettent à chacun de se mettre en scène et de se diffuser (« Broadcast yourself »). En témoigne encore... cet article lui-même, où l'auteur ambitionne de produire un contenu culturel original, s'ajoutant à d'autres contenus originaux abondants et variés.

La société individualiste contemporaine réalise donc ce tour de force : offrir au plus grand nombre des possibilités d'expression et de reconnaissance jadis réservées au grand créateur. Cet élargissement s'opère au nom de valeurs désormais cardinales, comme le respect de la diversité (du moins quand elle prend la forme d'un produit commercialisable). De toute évidence, tout cela se fait avec l'assentiment de la majorité des citoyens.

Comment donc, au final, dénoncer un individualisme qu'on incarne soi-même pleinement, d'une manière enthousiaste voire compulsive ? On voit bien que la réponse à apporter n'est pas morale mais sociologique. L'individualisme contemporain, avec ses contradictions, est inscrit dans un temps et dans un espace : on peut l'étudier, reconstituer les étapes de son apparition et de son enracinement.

MUTATION DE L'INDIVIDUALISME

Tel est précisément le propos d'un livre récent de Vincent de Coorebyter, philosophe et politologue, ancien directeur du Centre de Recherche et d'Information Socio-Politique (CRISP), fin observateur des normes qui structurent notre univers mental, moral et politique.²

L'objet d'étude du livre est précisément cet individu contemporain « doté d'un Moi, d'une personnalité, d'un style à nul autre pareil, qu'il considère comme une donnée objective, congénitale, comme son être même. » Ce Moi « n'a pas besoin des autres, et encore moins de la société, pour émerger ». Il est au contraire ce qu'il faut à tout prix « préserver de toutes les contraintes sociales », « un noyau vivant, autonome, qui ne demande qu'à s'exprimer, se déployer, s'épanouir, s'affirmer » (*op. cit.* pp. 11-12).

Pour Vincent de Coorebyter, il s'agit-là d'une figure tout à fait nouvelle de l'individualisme, qui « a cristallisé à la fin du 20^e siècle », « charriée par une multitude de canaux : médias, romans, courants pédagogiques, psychologie de magazine, idéologies politiques, de mai 68 aux "bobos" ». Observation capitale : il faut distinguer soigneusement ce nouvel individualisme contemporain d'une premier type

¹ Pour une tentative de réflexion et d'action globales (lors de la dernière période pré-électorale), voir la campagne de Smart « Je vote Culture », en 2014. Bilan provisoire dans Robert NEYS, 'Je vote Culture'... et après ?, SMart, <http://smartbe.be/fr/comprendre/publications/education-permanente/je-vote-culture-et-apres/>

² Vincent DE COOREBYTER, *Deux figures de l'individualisme*, Académie royale de Belgique, 2015.

d'individualisme, plus ancien, apparu en Europe à la Renaissance et resté dominant jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.³

La thèse de l'auteur est que nous expérimentons depuis quelques décennies une mutation de l'individualisme. Cette mutation est passée relativement inaperçue alors même que ses effets sont profonds et manifestes. En d'autres termes, le monde n'est pas devenu « plus individualiste qu'avant », mais « individualiste d'une manière très différente ». Avec rigueur et concision, le livre étudie le passage d'une norme de comportement individualiste à une autre, en s'attachant à l'origine et aux implications de chacune d'elles.⁴

ESPRIT DE TRADITION ET ESPRIT D'INITIATIVE

Au cœur de la démonstration de l'auteur, trois questions. D'où viennent les règles auxquelles nous nous conformons en société ? Qui les édicte ? Qu'est-ce qui a changé en ce domaine ?

Dans les sociétés traditionnelles (du Moyen-Age européen, par exemple), ces règles émanent du groupe. Chacun obéit « aux prescriptions qu'imposent la tradition et l'étiquette » ; il s'agit d' « un réseau serré de règles régissant tous les aspects de la vie quotidienne et professionnelle ». L'homme ou la femme peut « se laisser porter par la société, [sans] s'interroger sur ses choix et ses objectifs » (pp. 14-15).

A partir de la Renaissance, un premier type d'individualisme fait loi, du moins au sein de la bourgeoisie, dans un contexte d' « explosion des opportunités professionnelles et sociales [...], à la faveur du développement du commerce, des techniques, des villes et de l'Etat » (pp. 17-18). A l'esprit de tradition succède l'esprit d'initiative, au service d'une réussite personnelle : « [l'homme de la bourgeoisie] canalise le cours de son existence, la direction globale qu'elle devra prendre ; et il s'engage dans cette voie [...] avec la ferme résolution de ne pas en dévier. » (*Ibid.*)

Contrairement à l'homme des sociétés traditionnelles, cette première figure de l'individualisme se vit comme « intro-déterminée » : ce n'est pas à l'extérieur de lui, mais au contraire en son for intérieur que chacun trouve (ou croit trouver) les principes de sa conduite. Ces principes constituent même une part de son identité : il ne peut y renoncer sans avoir le sentiment de s'arracher un morceau de lui-même.

CONTRÔLE DE SOI

Bien sûr, ces normes qu'il revendique comme siennes lui ont été inculquées par ses éducateurs. Or le but de ceux-ci « n'est pas d'amener les enfants à être eux-mêmes, à exprimer leur singularité : l'individualité qu'ils doivent acquérir résulte dans le contrôle de soi. [...] Il ne s'agit pas de rompre avec le milieu familial et social, d'opposer une conscience grandissante aux modèles transmis » (p. 28).

Ainsi, même s'il fait preuve d'un sens certain de l'initiative, même s'il affiche une relative autonomie, cet individu « ne croit pas posséder un Moi ou une personnalité profonde, une singularité déjà donnée » (p. 29). N'ayant pas été éduqué en ce sens, il ne se conçoit pas comme un être unique et irremplaçable. Paradoxalement, l'individualiste « intro-déterminé » œuvre à un certain à reconduire la stabilité de l'organisation sociale. conformisme. Plus il se veut fidèle aux principes qu'on a forgés pour lui (et en lui), plus il contribue à reconduire la stabilité de l'organisation sociale.

³ Le livre confronte deux analyses sociologiques distantes d'un demi-siècle : celle de l'Américain David Riesman (*La Foule solitaire. Anatomie de la société moderne*, 1950) et celle du Français Paul Yonnet (*Le Recul de la mort. L'avènement de l'individu contemporain*, 2006.) Chaque analyse décrit une des figures de l'individualisme observées.

⁴ Cet article n'offre qu'une vue survolante et partielle de l'ouvrage, dont on recommande vivement la lecture.

Selon Vincent de Coorebyter, c'est à partir de 1945 que cette première figure de l'individualisme décline puis s'efface. A cette époque, en effet, les progrès scientifiques contribuent à réduire la mortalité infantile, à augmenter l'espérance de vie et à accroître l'efficacité des moyens de contraception. En somme, la médecine rend désormais superflue l'éducation conçue comme un élevage d'enfants en grand nombre, au service de la survie des structures familiales et sociales. Il s'ensuit, à partir de 1945, une redéfinition radicale des structures et des normes de la famille.

EXISTER ET S'ÉPANOUIR

Ainsi, dès les années '60, apparaît « un nouveau modèle familial caractérisé par un mariage tardif et par un nombre réduit d'enfants. [...] La famille nucléaire s'impose comme modèle, une famille réduite à un petit nombre de personnes, [qui] devient à elle même sa propre fin », alors qu'auparavant, « chaque génération était au service des précédentes et des suivantes » (pp. 57-59).

Dans ce contexte, « la famille produit pour la première fois d'authentiques individus reconnus dans leur stricte singularité. [...] L'enfant devient l'enfant du désir, le fruit du pur désir d'enfant. [...] Sa singularité lui apparaît comme un donné, [...] il est encouragé à exprimer ses désirs et ses attentes parce qu'il est lui-même né d'un désir et d'une attente » (pp. 64-65).

Globalement, « même les enfants qui n'ont pas bénéficié d'une telle attente, qui sont nés dans une famille distante ou maltraitante, sont touchés par cette atmosphère de célébration de l'enfance, qui imprègne l'école, les médias, la vie collective [...]. Ils sentent érigé en principe social le droit de chacun à exister et à s'épanouir. » (*Ibid.*)

MA FAMILLE, MES AMIS, MON RÉSEAU

Devenus adultes, ces enfants attendent naturellement du corps social la même bienveillance et la même considération que celles dont ils ont bénéficié dans leur famille. C'est ce qui fait en même temps leur force et leur faiblesse. Leur force, parce qu'ayant expérimenté cette bienveillance et cette considération, ils tiennent pour injustes et infondées les normes de toute autorité arbitraire. Leur faiblesse, parce qu'ils ont besoin de trouver ou de recréer, partout autour d'eux, cette bienveillance et cette considération où s'enracine leur identité.

Cet individualiste du deuxième type est donc « à la fois un être autonome, soucieux de ne rien devoir à personne, de n'être pas bridé par les autres, et hétéronome, dépendant des autres, de leur acceptation, de leur approbation » (p. 84). De ce point de vue, le développement de l'informatique offre « une configuration idéale : elle permet de concilier l'autonomie avec l'inscription dans un collectif fondé sur la reconnaissance réciproque. La mise en réseau constitue une "situation idéale de proximité éloignée" » (p. 85).

Bref, l'individualisme n'est plus ce qu'il était ! Pour le meilleur et pour le pire, chacun de nous constitue l'avatar d'un nouvel individualiste « extro-déterminé » : déterminé à nouveau par l'extérieur, mais cette fois « par les autres, par les contemporains dont il dépend pour juger et pour agir ». Dès lors, le souci d'être fidèle à telle ou telle valeur des générations précédentes s'efface. Une inquiétude nouvelle se fait jour, focalisée plutôt sur « le jugement des autres, imprévisible par principe et jamais pleinement rassurant, puisqu'il peut varier au gré de l'image de soi que l'on expose et de la composition du groupe des pairs qui réagit » (p. 88).

D'AUTRES MODÈLES D'ACTION POLITIQUE

Même exposées sommairement, ces observations jettent une lumière nouvelle sur le sens du collectif propre aux « individualistes du deuxième type » que nous sommes. En particulier, les

errances de la militance des artistes et des professionnels de la culture (entre autres) ne s'expliquent pas par un trait particulier de leur nature. Elles ne témoignent pas davantage d'une faillite morale, qui appellerait une quelconque « rééducation aux vraies valeurs », folklorique ou autoritaire.

S'il faut faire son deuil de quelque chose, ce n'est pas de l'altruisme, de la solidarité ou de la bienveillance. En effet, comme on vient de le voir, l'individualiste contemporain n'en a pas fini avec le souci de l'Autre, bien au contraire. En revanche, certaines formes d'action politique se feront (se font déjà) toujours plus rares, parce qu'incompatibles avec la norme de comportement aujourd'hui dominante dans nos sociétés occidentales. A la lumière de l'analyse de Vincent de Coorebyter, on peut pointer quelques traits communs aux militants d'aujourd'hui, quelles que soient les causes qu'ils défendent par ailleurs...

Premièrement, leurs exigences sont élevées lorsqu'il s'agit de voir reconnaître les singularités personnelles : ils sont enclins à revendiquer des droits analogues à ceux qui leur étaient accordés dans la sphère familiale : ils ne tolèrent pas « d'être discriminés au plan législatif alors qu'ils ne l'ont pas été au sein du cocon familial — d'où la marche vers l'égalité des droits pour les femmes, les minorités sexuelles, les handicapés, les personnes nées hors-mariage, etc. » (p. 73).

Deuxièmement, ils sont peu désireux d'intégrer une collectivité étendue. L'individu contemporain, créé dans et par la famille nucléaire, « se défie des institutions impersonnelles pour lesquelles il n'est qu'un membre parmi une foule d'autres membres, un élément sans importance, un anonyme. [...] Il n'accepte plus de subordonner son action et son destin à des appareils collectifs » (pp. 74-76).

Cela n'empêche nullement l'engagement, y compris politique, mais celui-ci tend naturellement à se déployer dans un cadre restreint qui rappellera davantage les relations en vigueur dans le cadre familial. Les collectifs de petite taille (Conseildead) ou fondés sur une convivialité festive de cellules locales articulées entre elles (Tout autre Chose) offrent de tels cadres. De même, « des mouvements comme les Indignés [...] sont caractéristiques de l'individualisme contemporain par leur manière de cultiver le débat permanent et une solidarité d'action, chaude, mouvante, ouverte, à mille lieues du fonctionnement traditionnel d'un parti politique » (p. 77).

Troisièmement, il faut s'attendre à une grande mobilité des nouveaux militants à l'intérieur même des collectifs qu'ils intègrent et/ou d'un collectif à l'autre. Cet aspect n'est pas souligné par Vincent de Coorebyter, mais mérite qu'on s'y arrête : en effet, dans la mesure où l'individualiste « extro-déterminé » a besoin, autour de lui, d'un cadre fait de bienveillance et de considération, ce sont largement la bienveillance et la considération récoltées qui déterminent la durée et la vigueur de son engagement. D'où le développement possible, à l'avenir, d'une « militance par projet », fragile et fluctuante, dessinant de nouvelles situations de « proximité éloignée » entre militants.⁵

LE DERNIER COMMANDEMENT

Pour conclure, l'analyse des caractéristiques de « notre » individualisme s'avère passionnante et instructive. Elle conduit à resituer dans un contexte historique et sociologique ce qui n'est jamais qu'une norme de comportement, susceptible d'évoluer. Elle invite notamment à reconsidérer ce qu'on peut attendre et espérer aujourd'hui en matière de mobilisation collective.

La question n'est pas de savoir si l'on aime ou pas cette nouvelle structuration de l'espace intime et de l'espace citoyen (le second étant devenu en quelque sorte un prolongement du premier). L'étude de Vincent de Coorebyter n'invite ni au triomphalisme, ni à la nostalgie. Elle donne à voir le cadre qui est devenu le nôtre, dans sa richesse et sa complexité.

Surtout, cette étude confronte chacun aux racines mêmes de la conception qu'il a développé de

⁵ La notion de « militance par projet » m'a été suggérée par Eve CHIAPELLO (interview en février 2013).

lui-même, de son existence et de sa liberté. Les fondements de « notre » rapport au monde, dont nous sommes volontiers si fiers et que nous pensons avoir choisis, se révèlent au final des prescriptions, inscrites dans un ordre social avec lequel il nous faut composer. La contradiction n'est pas éteinte : son lieu d'articulation s'est juste déplacé.

Steve BOTTACIN

Février 2016

SOURCES ET RESSOURCES

DE COOREBYTER, Vincent, *Deux figures de l'individualisme*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2015.

DE COOREBYTER, Vincent, « L'individualiste est très dépendant des autres », propos recueillis par William Bourton, in *Le Soir*, 16 octobre 2015

DE COOREBYTER, Vincent, « [Une société plus éparpillée](#) », in *Le Soir*, 2 janvier 2015

RTBF, [Le Grand Oral](#), Vincent DE COOREBYTER, samedi 17 octobre 2015

Solange DEMESMAEKER, [La défense collective des travailleurs intermittents](#), SMartBe, 2015,

Robert NEYS, ['Je vote Culture'... et après ?](#), SMartBe, 2014.

Steve BOTTACIN, « [Culture : la politique de la caisse vide](#) », dans *Politique. Revue de débats*, n° 84, mars-avril 2014

Steve BOTTACIN, [D'un capitalisme à l'autre : deux entretiens avec Eve Chiapello](#).
Mise en ligne en février 2013